

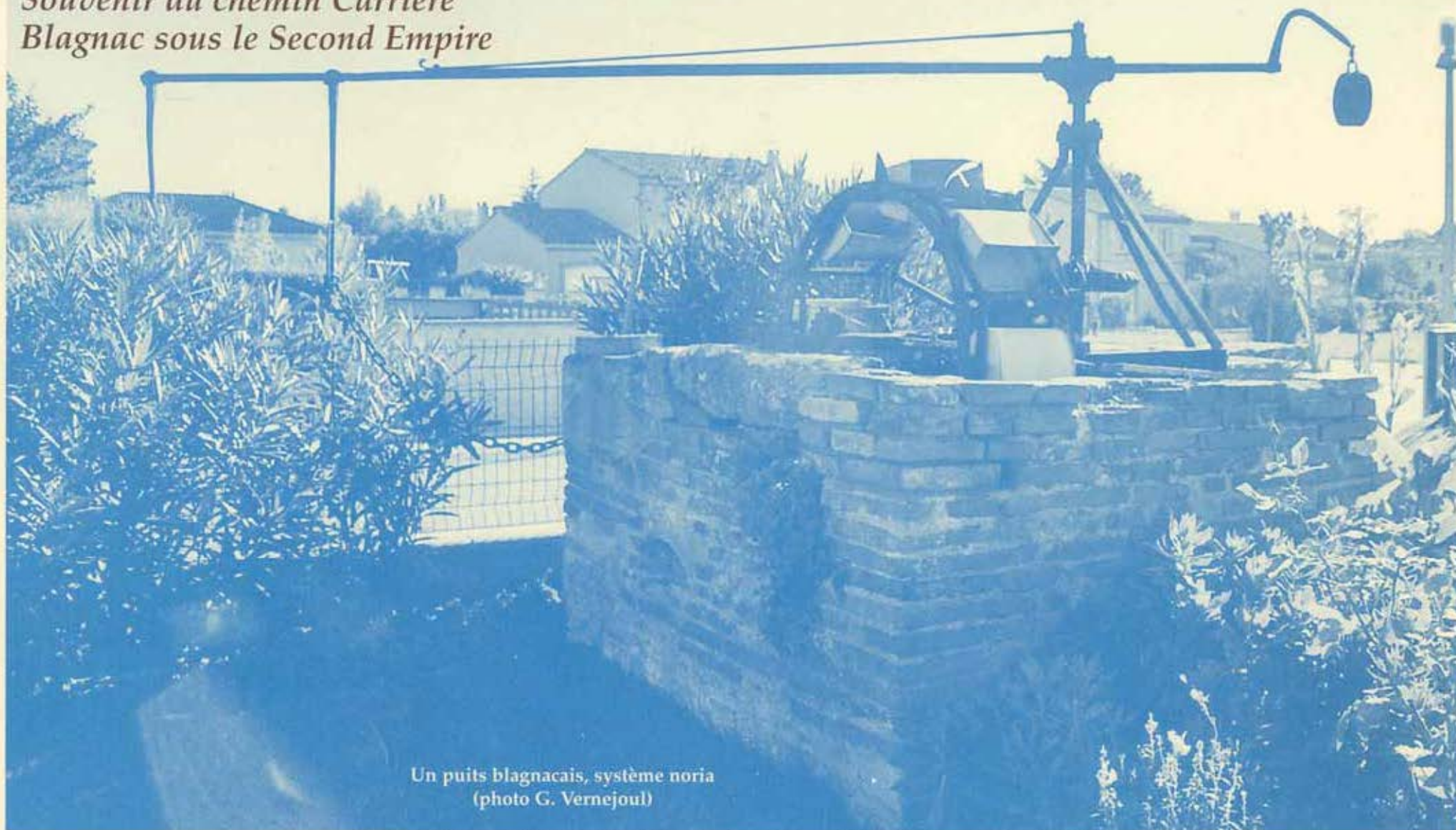
# BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

*L'eau potable, éternel problème*

*Le trésor caché dans la chapelle Saint-Exupère*

*Souvenir du chemin Carrière*

*Blagnac sous le Second Empire*



Un puits blagnacais, système noria  
(photo G. Vernejoul)

## SOUVENIRS DU CHEMIN CARRIÈRE

Je le vois, ce vieux chemin Carrière, dans le temps de mon enfance, allonger son ruban de poussière blanche, puis, au-delà des briques rouges du cimetière, glisser paisiblement entre quelques fermes, quelques maisons, des champs et des jardins... Au printemps, des lilas, des rosiers, mêlent leurs effluves à la finesse de touffes de violettes, de-ci, de-là. Ce sont de belles violettes aux larges corolles et au parfum durable. Il flotte aussi sur ce vieux chemin Carrière les puissantes odeurs venues des étables et des bergeries. On y entend le soir ou le matin, l'averse sèche des moutons qui trottent ou les lents beuglements des vaches vers l'abreuvoir... Souvenirs...



Mais si tout semble immobile et lentement recommencé, l'Histoire des hommes se poursuit. Il est des moments où chacun de nous prend conscience d'un changement, d'un bouleversement. La guerre, hélas ! est un de ces moments. D'autres sont dus à des apparitions d'habitudes nouvelles, d'objets inattendus. Pour ma génération, l'apparition de la radio et, très concrètement d'un poste

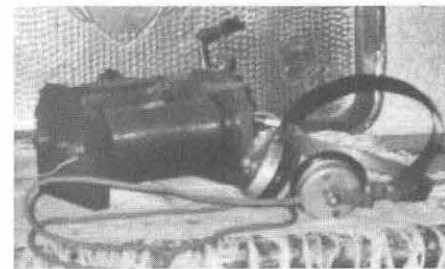
«qui parlait et chantait » dans un logis constituait un de ces événements d'importance.

Pour moi, c'est à Blagnac, chemin Carrière, qu'une de ces grandes boîtes de bois couleur d'acajou verni est apparue à ma portée pour la première fois. Une boîte en dôme munie de plusieurs gros boutons et d'une fenêtre



où scintillaient de mystérieuses lumières rouges et vertes. Certes, j'avais pu grâce à des écouteurs admirer les grésillements d'un poste à galène, mais le gros poste qui allait déverser chez nous les mots et les musiques de Radio-Toulouse et de Toulouse-Pyrénées, c'était autre chose. Un objet à la fois considérable et commode, vivant et troublant. C'était un immense progrès aux yeux et aux oreilles d'un enfant de 10 ans qui pensait moins aux mystères de la transmission par les ondes qu'à l'audition immédiate. Et cela était d'autant plus curieux pour moi que la surprise me venait de cette maison campagnarde de Blagnac où habitait mon oncle et sa famille.

A l'époque, cette maison était vraiment une demeure marquée par la vie aux champs. Dès que j'y arrivais, par ce chemin Carrière, poussiéreux ou boueux, blanc ou gris, les odeurs rustiques m'y accueillait : légumes, pommes de



Poste à galène.

terre, fraise ou melon, foin, paille et aussi les odeurs généreuses venues de l'écurie, de la loge du cochon, du clapier et du poulailler... Et j'y retrouvais ces voix, ces cris, ces rumeurs que je n'entendais pas à Toulouse où j'habitais : chants de coqs, gloussements, cris des canards, des dindons, grognements du porc, concerts des

oiseaux le soir et le matin ; et aussi concerts des insectes dans la merveille des soirs de juin ; grand silence et clameurs des corbeaux par ces jours d'hiver où la brume venue de Garonne enveloppait les ramiers et la maison.

Le hasard fit que mon oncle précédât mon père dans l'acquisition de cette miraculeuse boîte annonciatrice des temps nouveaux. Et c'est pour quoi d'une certaine façon, cette maison et cette campagne de Blagnac furent pour moi encore plus surprenantes, attachantes par rapport à notre petit appartement du centre de Toulouse – entre le théâtre des Nouveautés et ma chère école du Centre, aujourd'hui recouverte par un théâtre moderne ! – où m'appelaient d'autres curiosités...

En vérité, un autre événement – mais plus lointain – avait marqué mon temps d'enfance dans cette même maison de Blagnac : l'arrivée de l'électricité remplaçant la grosse lampe à pétrole qui pendait des solives brunes ou les lampes à carbure dont on se servait au dehors.

Depuis ma plus tendre enfance, j'allais à Blagnac très souvent, soit par le tramway qui partait alors non de la place du Capitole mais de la place Esquirol, soit sur le cadre du vélo de mon oncle lequel travaillait à Toulouse non loin de chez nous et qui avait des activités mi-rurales, mi-citadines.

Dans les années 30, le tram partait donc de la place Esquirol animée et bruyante où s'installaient de nombreux marchands de fleurs fraîches. Dans ma mémoire multiple d'enfant, leurs parfums précèdent ceux de Blagnac. L'un de ces arômes m'enchantait et j'ai su plus tard que c'était celui des tubéreuses. Il accompagne toujours pour moi les images et les senteurs du Blagnac d'alors : froments, maïs, vignes, potagers, basses-cours, sans oublier les senteurs de Garonne : saponaire, fenouil, menthe, eaux basses, sables et galets, terres et boues des rivages, fades et froides odeurs des gouffres...

Certes, j'avais bien un peu de peine, au premier moment de mon arrivée, le soir surtout, quand mes parents ne m'accompagnaient pas. Puis, très vite, les plaisirs du logis campagnard effaçaient les mélancolies enfantines lesquelles étaient sensibles surtout par les soirs d'hiver, quand le brouillard s'étalait autour du grand pont de Blagnac et où quelques faibles lumignons trouaient les ténèbres de la rue Carrière.

Le tram de la belle saison était fort agréable avec ses baies ouvertes, ornées des festons de toiles qui claquaient au vent. On circulait ainsi en plein air et les

voyageurs y étaient nombreux, volubiles, exclamationnels. J'y entendais parler l'occitan qui vivait encore dans beaucoup de familles de Blagnac.

Certains soirs de l'automne ou de l'hiver, nous sortions de la brume et nous arrivions dans la cuisine chaude, vaste pièce où nous prenions nos repas. La clarté de la lampe à pétrole était douce et ménageait des coins d'ombre mystérieux que je ne redoutais pas. Sur le lourd fourneau de fonte noire, mon cousin faisait griller en m'attendant des grains de maïs ou des châtaignes. Sur ce même fourneau, une très vieille mémé surveillait marmites et casseroles.

Bientôt, la soupe fumait sur de larges tranches de pain, dans ces grandes assiettes creuses, de faïence blanche, qu'on appelle des calottes. Pas un repas sans cette soupe dont j'ai compris plus tard l'importance économique et nutritive. Historique aussi. Le goût de la soupe est commun, je crois, à beaucoup de peuples et les ramène tous à un même passé essentiel. Ces soupes de Blagnac précédaient pour moi logiquement d'autres soupes, différentes et semblables, que j'ai pu savourer en Italie, en Allemagne ou en Chine.

Les légumes du repas, c'étaient la pomme de terre, le haricot, et aussi le chou-fleur et le salsifis dont la famille cultivait plusieurs parcelles sur la route de Grenade, derrière la maison.



Peu de viande en semaine, un peu de salé de porc, un morceau de saucisse ; le dimanche, du bouilli de bœuf ou quelque vieux coq bouilli lui aussi, ou un poulet ou un lapin rôti venus de la maison.

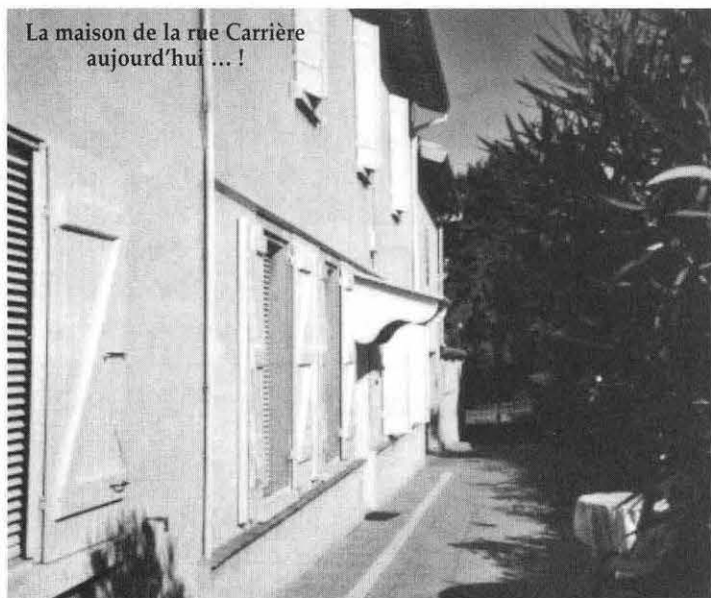
C'étaient des nourritures simples et sans beaucoup d'apprêt que la vieille mémé me regardait manger avec une attention sévère, prête à maugréer si je paraissais reculer devant le chou-fleur ou le salsifis, très simplement préparés.

J'ai ce souvenir significatif de la situation de la femme en ce temps-là : la mémé ne s'asseyait jamais avec nous à table, elle mangeait en nous servant ou bien s'asseyait un instant, pour une bouchée, près du fourneau. L'époque n'est cependant pas si lointaine.

Autre souvenir du même genre dans ces mêmes années : le repas terminé, les femmes se lèvent, desservent, s'affairent à la vaisselle ou à quelque tâche urgente ; les hommes demeurent assis à table devant une bouteille de vin.

Après le repas du soir, chacun prenait une bougie et montait à l'étage. La bougie fut encore utilisée, me semble-t-il, bien après l'installation de l'électricité dans les chambres. Je dormais dans un lit de fer pourvu d'un gros matelas de feuilles de maïs où je m'enfouissais avec délices. Cela craquait beaucoup mais le sommeil m'emportait vite et je ne bougeais plus.

Tout près de ma chambre, au-dessus de l'écurie où s'ébrouait sourdement le mulet, on entassait un monceau de foin dont le parfum augmentait le plaisir du premier sommeil. Je n'avais guère le temps d'écouter l'immense silence des nuits d'hiver ou les musiques des nuits d'été, et, vers les trois heures du matin,



La maison de la rue Carrière  
aujourd'hui ... !

je n'entendais guère mon oncle et ma tante qui attelaient le mulet, chargeaient légumes ou melons dans la charrette et partaient pour le marché Arnaud-Bernard à Toulouse.

La maison était de torchis, c'est-à-dire de terre crue mêlée de paille, et coiffée de tuiles à la toulousaine. Ces murs épais, protecteurs du chaud et du froid, résistent à tout, me semble-t-il, sauf hélas ! aux durs caprices de Garonne.

Un vaste hangar s'adossait à la maison. On y trouvait le clapier, le poulailler, l'écurie du mulet et la loge ténébreuse du porc. On y rangeait les instruments agricoles et on y voyait un gros établi au bois infiniment meurtri où mon oncle bricolait. Un grand jardin potager s'allongeait en direction de la route de Grenade. Autres merveilles pour moi : les fraisiers, les pêchers, les abricotiers, les pruniers, les figuiers que j'ai toujours vu crouler sous les fruits... Est-ce la vérité, est-ce un souvenir embelli ? Je m'approche d'eux, je contemple leur boutons et leurs fleurs ... Je rêve des splendeurs de l'été et de l'automne...

Je ne connaissais pas encore les vers de Malherbe dans sa *Prière pour le roi allant en Limousin* :

«Toute sorte de biens comblera nos familles :

*La moisson de nos champs lassera nos faucilles*

*Et les fruits passeront la promesse des fleurs».*

Ces vers pleins d'espérance et que je range parmi les plus beaux de la langue française, je les ai pour ainsi dire nourris de ces regards de mon enfance vers les fruitiers d'un jardin de Blagnac. Plus de trois siècles auparavant, un poète français parlait à un écolier du pays toulousain...

Du côté de la rue Carrière, s'allongeait notre vaste lavoir de ciment, coiffé de tuiles, qu'alimentait une eau venue du fond du jardin, d'une source proche de la route de Grenade et située, me semble-t-il, sur une longue ligne de sources. L'eau était glacée et le lavoir, par les canicules, était un incomparable asile de fraîcheur.

Au rez-de-chaussée de la maison, un large couloir dallé, à l'époque, de grandes plaques d'argile rouges, à l'occitane, séparait la cuisine d'une autre pièce qui servait de chambre à l'occasion et où on se livrait à divers travaux ménagers. On y voyait une grande cheminée où un feu de bois brûlait presque en permanence et où l'on cuisait chaque jour le repas du cochon : le plus souvent, de petites pommes de terre impropres à la vente. Bien entendu, mon cousin et moi

nous régaliions de ces patates menues que nous arrachions subrepticement à l'eau brûlante. De ma vie, je n'ai goûté meilleures pommes de terre.

Aux temps de la Chandeleur et du Mardi Gras, c'étaient d'autres douceurs clandestines. En ces jours-là, la mémé préparait ces «oreillettes» qu'on appelle ailleurs «merveilles». Les siennes, à la mode du pays, étaient de vastes oreilles de pâte rissolée dont elle garnissait une haute et large corbeille. Elle préparait ce trésor le soir et la corbeille incomparable était remise dans la pièce du bas jusqu'aux dégustations des jours suivants. C'était le seul moment où je voyais la mémé se laisser aller à une dépense fastueuse !

Quand la maison était muette, mon cousin, en tant que maître de maison me donnait le signal. Nous sautions à bas de nos lits et nous glissions sans bruit vers le domaine des oreillettes. Toute la maison était imprégnée d'un parfum de sucre, d'huile, de beignet.

Nous avançons pieds nus vers la féérique corbeille. Inoubliable saveur que l'imprudance décuplait. Les oreillettes étaient encore tièdes et craquantes. La poudre de sucre mettait un tendre velours à nos doigts. Une encore ! Une encore ! Nous tentions de remodeler l'amoncellement pour dissimuler un peu le rapt. Le lendemain, mon oncle faisait à mi-voix une remarque discrètement ironique sur les souris qui avaient pu venir goûter à ces craquantes oreillettes.



Oreillettes Prendre 1 litre de farine, 4 œufs, zeste d'1 citron, rhum et environ 25 gr de beurre.  
Pétrir le tout ensemble jusqu'à ce que la pâte ne colle plus - la laisser reposer 1/2 heure.  
L'étendre ensuite sur une planche enfarinée avec une bonfelle - puis couper la pâte à petits morceaux, les étaler et les plonger dans la friture bouillante.

J'ai le souvenir d'une autre mémé méridionale mais c'était dans une autre maison. Elle préparait une croustade à la façon du Tarn dont elle était venue. Je la voyais assise sur une chaise basse, devant l'âtre. A ses pieds, une bassine de terre cuite – une grésale – où elle tournait et retournait la pâte crue durant de très longs moments. Ce patient pétrissage donnait une incomparable finesse à la croustade. Ces patientes mémés travaillant pour le plaisir et le profit de «l'oustal», je les ai retrouvées dans beaucoup d'endroits de nos pays et notamment dans les Pyrénées Centrales où j'en ai vues, assises durant des heures devant l'âtre, pour arroser de crème un cône de bois tournant devant le feu afin de préparer ce chef d'œuvre sans pareil qu'est le gâteau à la broche...

C'était aussi le temps des masques. Au crépuscule, dans l'air gris du dehors, on entendait des piétinements et des rires puis on frappait rudement à la porte et une troupe d'insolites figures faisait irruption dans notre cuisine. Ils chantaient, se moquaient, dansaient, agitaient des grelots et des crécelles, soufflaient dans des trompettes de foire. Ils étaient vêtus d'habits ridicules et leurs visages étaient cachés par des masques, masques achetés chez quelque buraliste ou épicier, ou fabriqués avec du carton coloré d'où s'échappaient des touffes de poil de maïs en façon de cheveux et de moustaches. On leur offrait des oreillettes, des crêpes, des bonbons, du vin blanc coupé d'eau et ils repartaient en chantant vers d'autres accueils généreux. Je les écoutais s'éloigner dans les pénombres de dehors, imaginant que des lutins malicieux étaient venus nous voir pour nous porter bonheur. N'était-ce point la vérité ? Ces masques rieurs n'étaient-ils point les signes d'une amitié scellée à la fin des hivers ? Je n'ai jamais participé à ces joyeuses bandes qui regroupaient – peut-être – les seuls



Mon oncle Charles



Avril 1943, mon cousin René et son fils



Mon oncle Charles et ma tante Antonia

« caouèques » du village. Pourtant, j'ai couru la campagne avec mon cousin, au temps de Noël pour aller dire la bonne année dans les fermes et les maisons d'alentour. Nous avions chacun un petit sac de toile où les gens versaient des bonbons et des piécettes. Avec ces piécettes, nous allions dans une petite épicerie qui se trouvait au commencement de la rue, vers le centre de Blagnac, et nous achetions des pères Noël en chocolat et des Jésus en sucre rose dormant dans des berceaux de fondant vert. C'étaient parfois des jours de soleil et de douceur, c'étaient aussi des décors de gel et de givre, le chemin Carrière sonnait durement sous nos galoches, de grands soleils rouges accompagnaient les crépuscules...

Non loin de l'épicerie se trouvait la boutique ou plutôt l'atelier d'un bourrelier. Car c'était encore le temps des chevaux ! Les fiacres ne manquaient pas à Toulouse, place St-Georges ou autour du jardin Lafayette. Des gens aisés pouvaient s'offrir en fiacre une promenade de Toulouse à Blagnac. Sur les routes et les chemins de campagne roulaient force chariots, charrettes et camions à chevaux. J'ai gardé certaines images nocturnes où après des roulements lointains, on voyait surgir de l'ombre la masse ténébreuse d'un pesant chariot dont les lanternes de cuivre tout à coup étincelaient. Les feux s'effaçaient, les chevaux s'ébrouaient, le chariot se mêlait à la nuit, l'ultime grincement des roues et le crépitement des sabots rappelaient de plus en plus faiblement le passage fantomatique de l'équipage. C'était tout autre chose que le bref roulement, aujourd'hui, d'une automobile.

Autre image de cette époque, cette fois dans l'éclat brûlant de l'automne ou de l'été : un énorme chariot de foin s'avance lourdement sur le chemin Carrière qui n'est pas goudronné à cette époque. Cette vaste masse d'herbe sèche cahote dans la poussière blanche.

Elle est traînée par des chevaux ou des bœufs qu'un conducteur relance de temps en temps d'un cri bref, laissant flotter la corde de son fouet sur les encochures. Nous courions derrière ce foin, nous en arrachions des poignées parfumées, nous arrivions à nous accrocher à l'arrière, le visage doucement griffé de tiges à la fois tendres et rudes. Le fameux vers de Victor-Hugo :

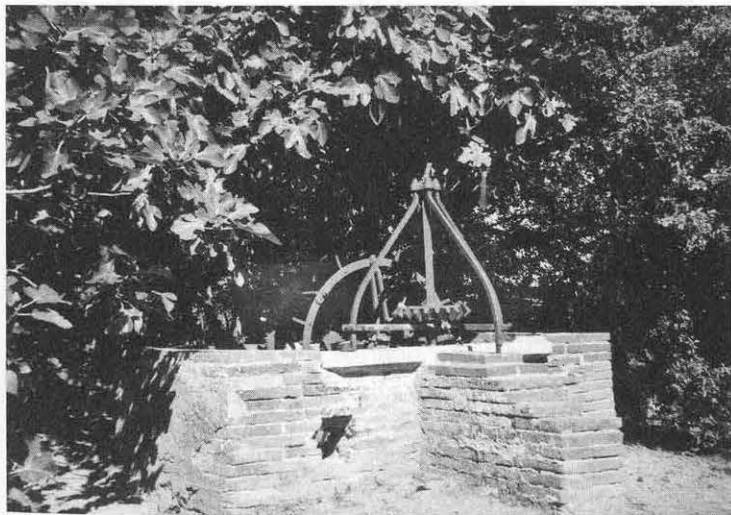
*« Les grands chars gémissants qui reviennent le soir »*

a toujours eu pour moi avec beaucoup de beauté, une signification très précise et très sensible. Il me ramène à cette campagne ancienne de prairies, de

vignes, de froments, de peupliers et de platanes où je vois tout à coup s'élever et se mettre en marche cette montagne de foin odorante où se rassemblent les saisons et les labeurs des hommes et où le ciel bleu précède les froidures...

J'en reviens à ce bourrelier dont j'ai évoqué plus haut le souvenir. A la belle saison, il était installé au seuil de son atelier sombre. Autour de lui, on distinguait un établi, une petite forge et des entassements de cuir, de courroies, de tiges de métal. Aux murs pendaient des colliers, des licous, des pièces de harnais, une vieille selle noire avec des étriers, des grelots, des lanternes, tout un bric-à-brac mystérieux dont le maître lui-même avait quelque chose d'étrange. C'était un homme vigoureux, trapu, à demi-chauve. Je considérais longuement ses grosses mains noircies qui ajustaient des morceaux de cuir en se servant avec prestesse d'une grosse aiguille. Parfois, des fils bruns sortaient de ses lèvres ; c'est qu'il mâchait du tabac et, dans la fièvre du travail, il ne prenait pas garde à ces filets qui descendaient sur sa poitrine nue.

L'échoppe du bourrelier, l'épicerie où s'entassaient à l'étalage exigü des paquets de pâtes, des bouteilles d'huile, de hauts bocaux de bonbons multicolores, n'existent plus. Les champs et bien des jardins ont disparu qui bordaient ce chemin devenu aujourd'hui une rue de ville. Les ornières, les bouses, le crotin se sont effacés. Sur la route de Grenade, des maisons et des entrepôts ont recouvert les champs de choux-fleurs et de salsifis. Il y a avait là une noria qui est demeurée infiniment présente dans mon souvenir. Où s'en va aujourd'hui



l'eau glacée de cette noria ombragée par un figuier aux longues et lourdes branches dont l'épais feuillage formait l'été un plafond qui masquait totalement l'azur?

Nous arrivions à la fin des après-

midis de canicule et nous attachions le mulet – la saoumo – à la pièce de bois qui entraînait le mécanisme. Cette noria était imposante et – grande chance – ses godets amenaient au bassin de surface une eau abondante et très froide que nous aidions à se répandre dans les rigoles. La «saoumo» tournait et actionnait l'engrenage qui faisait descendre les godets vides et remonter les godets pleins. C'était évidemment à l'ombre épaisse du figuier un lieu d'une très agréable fraîcheur. Les chansons de l'eau coulante ajoutaient à ce plaisir tandis que les champs grésillaient autour de cet oasis dans la dure splendeur d'août. Quand l'eau commençait à couler dans les rigoles, nous courions d'un carrefour à l'autre, arrêtant le flot avec des lourds coussins de chiffons pour le diriger vers une autre direction. La saoumo tournait et tournait. On arrêtait parfois sa marche pour la laisser en repos et pour la faire boire tandis que le bassin se vidait. Et parfois, mais pas longtemps, nous montions sur elle pour un ou deux tours tandis que les feuilles veloutées du figuier nous caressaient. C'était un îlot de délassément, de ravissement. Je m'allongeais sur l'herbe, je contemplais l'émeraude sombre du plafond de feuilles et j'écoutais chantonner le cristal de l'eau. Je m'imaginai que ce liquide glacé arrivait d'une immense profondeur et, quand je découvris le «*Voyage au centre de la terre*» de Jules Verne, par le beau caprice de la fiction, je vis un lac souterrain dont l'eau jaillissait je ne sais pas trop comment pour devenir cet élixir admirable qui abreuvait notre terre. Fiction et réalité se mêlent. J'ai vu plusieurs crues de cette Garonne qui peut être terrible. Je le sais. Mais j'ai connu aussi l'eau salvatrice de cette noria de mon enfance...

Je dois sans doute à mes réflexes de romancier d'avoir souvent mêlé fiction et réalité, rêve et visions concrètes. Est-ce gênant et inutile ? C'est une autre histoire ! En tout cas, je me suis toujours plu à découvrir des correspondances ou des liens entre les images aperçues et les images supposées. Je crois que cela prolonge toujours utilement une réflexion... Des correspondances aussi entre les contes, les légendes et les figures ou les événements de l'Histoire. Il est vrai que des légendes peuvent être nourries de réel et que l'Histoire appelle souvent bien des doutes et des incertitudes.

Ce bon Exupère, patron de Blagnac dont j'entendis prononcer le nom maintes fois en ces années d'enfance, je ne connaissais que fort peu de sa personne et de sa vie. Et Jacques de Voragine ne le mentionne guère dans sa *Légende dorée*. J'ai

appris plus tard qu'il s'était retiré au bord de la Garonne dans une cabane où il accueillait les pauvres malades. Or, dit-on encore, ce Pyrénéen qui étudia à Toulouse, fut en relations épistolaires avec St-Jérôme lequel loua son savoir et sa bonté. L'église St-Jérôme étant celle de mon quartier à Toulouse, j'ai rêvé souvent à la rencontre de ces deux grands esprits dont je ne saurais discuter les détails de l'existence et la réalité des rapports : le savant Jérôme, traducteur de la Vulgate et le bon Exupère, abbé Pierre de ces temps d'autrefois.

Une légende en fait fleurir d'autres. Au temps où le doux Exupère cultivait son jardin à Arreau, les Toulousains en proie à la famine voulurent l'appeler près d'eux comme évêque protecteur. Exupère brandit son aiguillon et leur dit : « je ne quitterai mon pays que lorsque ce bâton fleurira ». Or, l'aiguillon fleurit à l'instant et Exupère

gagna les rives de la Garonne où il acheva sa vie de solitaire charitable. J'ai eu de bons amis à Arreau. Au temps de la Résistance, nous savions bien que l'aiguillon de bois – pauvre arme en apparence – pouvait fleurir et annoncer le printemps, c'est-à-dire la victoire sur la famine et le malheur.



Ils vinrent le chercher au champ.  
(fresque de la Chapelle Saint-Exupère).

Ce n'est pas une seule image de Blagnac que j'ai conservée de ce temps du chemin Carrière mais les multiples couleurs, parfums et rumeurs qui composaient l'image renouvelée de ce pays : chemin de poussière blanche, frissons infinis des peupliers, routes bordées de platanes, diaprures violettes des cuveaux aux soirs de vendanges, abondants repas de dépiquages, s'achevant dans la nuit d'été. Les saisons m'apportaient chacune leur saveur ou leur intérêt. Nous avions, me semble-t-il, un peu plus de neiges qu'aujourd'hui. Je me souviens du silence des nuits de novembre ou de décembre, des rafales du vent rageur

ou des vastes ailes molles et tièdes de l'autan qui, tout à coup, efface la froidure. Derrière les averses de printemps, c'est la tendresse blanche et mauve des lilas, après les canicules, c'est la splendeur des fruits...

Quand il ne valait plus la peine d'aller vendre des melons au marché Arnaud Bernard de Toulouse, nous avions, mon cousin et moi, la permission d'aller dans le champ et de déguster à volonté tout ce qui pouvait l'être encore... Nous prenions un melon après l'autre et rejetions ceux qui avaient le moindre défaut ; nous nous gorgions de leur chair toujours savoureuse. Prodigious fugitive... Puis venaient ces somptueuses pêches de vigne dont la chair rouge et sucrée accompagnait le miel des figues. Quand on m'y autorisa, je revins à Toulouse sur mon vélo apportant à ma mère des sacs de ces fruits enchantés.

Oui, sans doute, les odeurs du diesel, du mazout, du goudron chaud ont remplacé les odeurs de terre, de foin, de fumée, de fumier, de fleurs et de fruit... Plutôt que d'égrener des regrets et des nostalgies, je préfère mesurer cette chaîne qui va d'une génération à l'autre, d'une lumière à l'autre, d'une invention à l'autre, dans cette ronde des saisons où se retrouvent ventôse et prairial, nivôse et fructidor...

Mon oncle m'avait dit qu'un château habité par de nobles personnages s'élevait derrière notre maison et que ses pierres ou ses briques avaient disparu pour se retrouver dans des fermes ou des demeures d'alentour. Il m'avait même précisé que le nom de Carrière n'était pas celui d'une exploitation de pierre ou de sable, mais celui des propriétaires du château. Mon oncle qui lisait beaucoup avait-il rencontré quelque article sur ce sujet ou écouté des anciens ? J'ai appris plus tard qu'un château ou « une maison avec ses tours et offices » s'était, en effet, élevé à la jonction du vieux Chemin de Grenade et de la route Carrière. Suzanne Béret nous a conté l'histoire de ces nobles d'autrefois, de ce Pierre de Carrière qui fut prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356 et dont un descendant sera à l'origine des Carrière-Double, famille qui nous intéresse ici.

Curieux hasard de l'Histoire. Ce coin de terre blagnacaise nous ramène à cette bataille où le Prince Noir, habile manœuvrier, vainquit les troupes françaises. Ce Prince Noir quitta l'Aquitaine dont son père, le roi d'Angleterre, lui avait confié la lieutenance pour retrouver les forces anglaises en Normandie. Jean le Bon vaincu à Poitiers fut emmené en Angleterre. La poussière d'un vieux chemin recouvre bien des empreintes et des trajets dont il nous reste bien peu de traces. On peut toujours rêver à ces cavaliers, ces carrosses, ces beaux équi-

pages, ces amazones, ces cortèges de valets, de pauvres paysans qui se sont succédé ici et qui ont à jamais disparu avec les pierres et les briques de l'ancienne demeure seigneuriale. A jamais ?

Je ne suis pas né à Blagnac. Je ne suis pas né dans cette maison de terre où j'ai passé tant de jours et de nuits. Elle fait cependant partie de moi-même très étroitement. On dit que la patrie, c'est l'endroit où l'on est, où l'on a été heureux. Alors, une partie de ma patrie est là même si j'ai d'autres tendresses pour mon enfance toulousaine. Cette maison de terre, cette mémé qui redoutait les automobiles et les motos lorsqu'elle s'en allait, toujours à pied, vers le centre de Blagnac, m'aident à plonger vers un passé historique qui, très vite, allait s'ajouter à ce que m'enseignait l'école communale.

Lorsque mon oncle fit l'acquisition d'une Citroën Trèfle à trois places dont l'arrière pointait comme une proue de bateau, la mémé s'éleva contre les déplacements trop fréquents qui coûtaient cher en pneus et en essence, et qui étaient un danger constant pour tous. La mémé avait raison et tort !

Plus tard, quand j'ai lu *Terre Chinoise*, le grand roman de Pearl Buck, j'y ai découvert de pauvres paysans lointains attachés à une maison de terre très humble. Sans doute, la borde ou l'oustal de mon oncle était plus confortable que la fruste maison chinoise. Pourtant, elles étaient toutes deux d'argile et de torchis et les fétus de paille apparaissaient brillant au soleil entre les couches crues. La paille et la terre ! Deux éléments symboliques d'une façon de vivre, de gagner son pain et de bâtir son toit. Qu'on ne voie là aucune nostalgie passéiste, je le répète. La rue Carrière avec ses villas, ses cités, ses asphaltes, ses cortèges de véhicules, a remplacé le chemin Carrière. C'est ainsi. Et quand je retrouve la rue et quand je pénètre dans le vieux cimetière entouré de briques pourpres, fauves, mauves, ternes ou dorées, je sais que les poussières sont éloquentes et significatives. Ne manquons pas d'y retrouver les traces de ceux qui sont entrés avant nous – je ne recule pas devant le jeu de mots – dans la carrière de la vie et dont nous sommes légataires pour le bien et le mal...

**Pierre GAMARRA**

Juin 2002

## Un écrivain de chez nous

**Pierre Gamarra** est né en 1919 à Toulouse. Sa mère avait des origines paysannes lozériennes. Son père avait des ascendants bien divers : un père basque espagnol, une mère fille d'un Italien et d'une Allemande. On comprendra cette diversité si l'on sait que cette famille paternelle appartenait aux «gens du voyage». Son grand-père dirigeait le cirque Casuani où sa grand-mère (Juliette) était «écuyère de vitesse». Un de ses grands oncles était «dresseur d'animaux», il habita longtemps à Toulouse et fréquenta lui aussi la maison de la rue Carrière.

Pierre Gamarra fréquenta à Toulouse l'école du Centre aujourd'hui remplacée par le Théâtre National Toulousain (T.N.T.). Ce qui n'est pas pour déplaire à Pierre Gamarra qui a écrit lui-même pour le théâtre et dont Odyssud a présenté pour les jeunes spectateurs : *Le Pont sur la Clarinette*.

Pierre Gamarra se destinait d'abord à l'enseignement et à des études d'espagnol. La guerre et la résistance en décidèrent autrement. Il fonda à la Libération de Toulouse le quotidien *Vaincre*, organe des FTPF, l'un des premiers à paraître dans Toulouse libérée. Le journalisme le prépara à une carrière littéraire. Jean Cassou qu'une blessure empêcha d'être Commissaire de la République à la Libération et dont les Toulousains ont gardé la courageuse mémoire, lui suggéra d'aller à Paris diriger la grande revue littéraire *Europe* où P. Gamarra est toujours en fonction.

Il obtint en 1948 le Grand Prix International du Roman pour son roman *La maison de feu*, évocation d'une enfance toulousaine.

Parmi ses oeuvres :

*Le Maître d'école.*

*Cantilène occitane* (Folio Gallimard)

*Les coqs de minuit* (porté à la télévision).

*Rosalie Brousse* -

*Romances de Garonne* (poèmes),

une biographie romancée de *Cristobal Colon* etc...

Parmi ses oeuvres récentes :

*Les révoltés de ventôse* (Ed. des Veillées, Rabastens - Tarn)

*L'ami Victor-Hugo* (Ed. Le Temps des Cerises).

*Vie et prodiges du grand-amiral Zheng He*, évocation de la Chine du 15<sup>e</sup> siècle (Editions Fayard).

*Six colonnes à la une* (Pocket Jeunesse).